

SESSION 2010

**CAPES  
CONCOURS EXTERNE  
TROISIÈME CONCOURS  
ET CAFEP CORRESPONDANTS**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES  
ANGLAIS**

**ÉPREUVE DE TRADUCTION  
THÈME ET VERSION**

Durée : 5 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

**Tournez la page S.V.P.**

THEME

On allait l'aider à se remettre debout. Elle discernait des phares, des coups de freins. Les pneus crissaient sur un tapis d'éclats de verre, des gens accouraient à son secours. Plusieurs personnes, devinait-elle, entouraient déjà la voiture, qui ne refuseraient pas de la raccompagner. Des hommes tournaient autour de l'épave et, sans le hurlement continu de l'avertisseur, elle eût pu entendre ce qu'ils disaient et les guider dans leurs efforts pour lui porter assistance. Peut-être ne l'avaient-ils pas encore aperçue et croyaient-ils le véhicule abandonné ?

Des bruits de moteur lui parvenaient également malgré le klaxon condamné à ne plus se taire. Ils ronflaient, puis s'éteignaient et repartaient en pétaradant, dégageant à force – à moins que celle-ci eût une autre origine – une affreuse odeur de caoutchouc brûlé qui lui évoquait un appareil électrique dont avaient grillé les circuits. Cela s'était produit durant les grandes vacances, l'année précédente ; un micro-onde qu'elle avait laissé tourner à vide avait fini par rendre l'âme en dégageant longtemps, on la respirait encore le lendemain jusque sur la terrasse qui dominait l'océan, une puanteur similaire.

Ils avaient dû se rendre compte de sa présence maintenant. Elle ne comprenait pas alors pourquoi, au lieu d'ouvrir les portières et de l'en tirer, ces gens prenaient la voiture en photo. Car les fulgurances répétées qui la traversaient de part en part, la laissant aveugle pendant plusieurs secondes, ne pouvaient provenir que de flashes, elle en avait assez l'habitude pour en reconnaître les éclairs, aussi groggy fût-elle, quelles que fussent les circonstances.

Ils photographiaient la carcasse métallique de l'extérieur. Ils en photographiaient aussi l'intérieur par le trou des vitres, et les alternances de ténèbres et de flamboiements amenuisaient les maigres capacités de réflexion dont elle disposait, si bien qu'elle ne savait plus si elle devait sourire pour paraître à son avantage, comme elle avait appris à toujours le faire en public, ou bien au contraire s'indigner, les traiter de tous les noms et s'enfoncer plus avant dans la cavité qui la tenait prisonnière, afin de disparaître de leur vue.

Serge Bramly, *Le premier principe*  
*Le second principe*, 2008

VERSION

When I was seven we moved again, to a tiny wooden cottage on the Saint Marys River, upstream from Sault Sainte Marie. We were only renting the cottage for the summer, but for the time being it was our house, since we had no other. It was dim and mousy-smelling and very cramped, stuffed with all the things from the place before that were not in storage. My sister and I preferred to spend most of our time outside it.

There was a short beach, behind which the cottages, with their contrasting trim – green against white, maroon against robin’s-egg blue, brown against yellow – were lined up like little shoeboxes, each with its matching outhouse at an unsanitary distance behind. But we were forbidden to swim in the water, because of the strong current. There were stories of children who had been swept away, down toward the rapids and the locks and the Algoma Steel fires of the Soo which we could sometimes see from our bedroom window on overcast nights, glowing dull red against the clouds. We were allowed to wade though, no further than the knee, and we would stand in the water, strands of loose weed tangling against our ankles, and wave at the lake freighters as they slid past, so close we could see not only the flags and sea gulls at their sterns but the hands of the sailors and the ovals of their faces as they waved back to us. Then the waves would come, washing over our thighs up to the waists of our bloomed and skirted seersucker bathing suits, and we would scream with delight.

Our mother, who was usually on the shore, reading or talking to someone but not quite watching us, would sometimes mistake the screams for drowning. Or she would say later, “You’ve been in over your knees,” but my sister would explain that it was only the boat waves. My mother would look at me to see if this was the truth. Unlike my sister, I was a clumsy liar.

The freighters were huge, cumbersome, with rust staining the holes for their anchor chains and enormous chimneys from which the smoke spurted in grey burps. When they blew their horns, as they always did when approaching the locks, the windows in our cottage rattled. For us, they were magical.

Margaret Atwood, *Dancing Girls*, 1977